

C O N F E R E N C I A S

10 ABRIL 1954

Milieu physique et condition humaine en Pays basque.

por

PIERRE LAMARE

Gran conocedor de la Geología de nuestro país el señor Lamare, pues a su estudio ha consagrado muchos años de pacientes trabajos de campo, nos expuso sus opiniones sobre las relaciones hombre-tierra en este sector vasco. De la rica colección de proyecciones con que completó su disertación reproducimos cuatro fotografías de las más características. "Aranzadi" agradece profundamente a su socio de honor señor Lamare, Catedrático de la Universidad de Burdeos, por su amabilidad al venir a ofrecernos una curiosa faceta de sus investigaciones en nuestro solar.

La terre n'est pas que sol et sous-sol. Elle n'est pas seulement un amas de roches inertes et figées, simples témoins d'un passé disparu, mais bien plutôt un complexe évoluant, partie essentielle de ce qu'on appelle le **milieu physique**. Comment séparer les terrains et leur structure du relief, du paysage? La surface, ses formes, sa végétation naturelle et ses cultures, dépendent étroitement de la constitution géologique.

Ce "milieu physique", à son tour, impose à l'homme une adaptation à des conditions de vie particulières. Dieu, nous dit l'Écriture, a formé l'homme de la glaise. Cette image souligne que les êtres sont et demeurent le reflet de leur terre: l'âme, plus encore que le corps, a été peu-à-peu façonnée par la manière de vivre liée au relief, au climat, à la fertilité et, d'une manière générale, aux contingences résultant du "Primo vivere", c'est-à-dire de la nécessité du pain quotidien.

Nous allons tenter d'appliquer cette règle à la terre basque, au cadre physique de ce riant pays dont tout le monde admire la grâce et l'originalité. S'il est un peuple dont l'origine et la langue restent mystérieuses et ont suscité des controverses passionnées, n'est-ce pas ce "petit peuple qui

saute et danse au haut des Pyrénées", suivant une boutade célèbre de Voltaire.

Ce serait outrecuidance de ma part que de prétendre à une opinion personnelle sur des questions ethnologiques et linguistiques. Mais n'est-ce pas perdre de vue l'ensemble du problème basque que de tout ramener à la provenance de ce peuple et à l'origine de sa langue. Que les Basques soient ou non autochtones, qu'ils descendent ou non de peuplades ibères ou celtibères réfugiées dans les montagnes pour échapper aux invasions, cela n'explique nullement l'état actuel de l'Euskarie, pas plus que la conservation d'un idiome archaïque.

Ce qu'il faut, à mon sens, s'attacher à interpréter réside dans la formation même d'un groupement basque, et plus encore dans son maintien au cours des âges. Si la recherche d'une terre-refuge, pour un peuple chassé de son sol, constitue un fait banal, ce qui ne l'est pas consiste, d'une part, dans le cadre choisi pour un tel rassemblement humain; d'autre part, dans la persistance de l'unité ethnique, en même temps que dans la survivance de la langue, **en dépit de l'absence totale d'unité politique.**

Considérons d'abord le cadre: les Basques ne se sont pas fixés dans un pays naturellement isolé comme les hautes vallées du Béarn, de la Bigorre et de l'Aragon. L'Euskarie, en apparence au moins, est terre accueillante et facile: elle occupe l'une des principales voies de communications du monde romain comme du monde médiéval, et n'offre que des altitudes relativement faibles. Le lien entre les occupants de cette terre n'est pas, ainsi qu'ailleurs, le bassin d'un fleuve, une cuvette naturelle vers le centre de laquelle convergent les échanges, mais la montagne même...

On comprend mal comment des autochtones, refoulés par des envahisseurs, auraient élu comme abri l'un des principaux points de passage de ces mêmes envahisseurs. Mais, quels qu'aient été les mobiles du choix de la région où se sont fixés les Basques, quelles que soient la date et les conditions de leur installation, nous sommes en face d'une réalité historique: l'occupation, par un peuple parlant une même langue, très différente des langues romanes, d'une contrée naturellement morcelée, sans versants bien différenciés, et dont les eaux souvent hésitantes se partagent entre l'Adour et l'Ebre, quand elles ne s'écoulent pas directement vers l'Océan.

Le maintien d'une unité ethnique et d'un idiome archaïque apparaît comme d'autant plus surprenant que jamais les Basques n'ont formé une nation ni même été groupes sous un sceptre unique. L'éphémère royaume de Navarre s'étendait sur un territoire dont la majeure partie n'avait rien de basque. On sait que la Soule fût rattachée au Béarn, tandis que le Labourd dépendait directement de l'Aquaine. Quant aux "provincias vascongadas", elles relevaient de la couronne de Castille.

Ainsi, ni les conditions physiques, pas plus que les conditions politiques n'ont jamais favorisé la création d'une unité basque ni concouru à la sauvegarde de celle-ci. Et pourtant, l'unité et la langue ont survécu: quand on parle de Pays basque, tout le monde sait ce que signifie ce terme. Il ne correspond pas à un concept arbitraire, mais exprime une réalité évidente. Comment pareille anomalie s'est-elle imposée? C'est là ce que j'appelle le **problème basque.**

* * *

Si le territoire où se sont établis les Basques n'est pas un "pays" au sens où les géographes emploient ce mot —c'est-à-dire un ancien "pagus",

une petite région naturelle bien individualisée par ses caractères physiques, ses cultures et ses paysages—; s'il n'a jamais constitué non plus un état, une province, ni, à quelque titre que ce soit, une entité politique, cela ne l'empêche pas de former, en dépit de différences locales, un tout. Encore convient-il de s'entendre sur le sens du terme adopté par le langage courant, et de bien remarquer que l'appellation "basque" n'est, en aucune façon, synonyme du mot EUSKUAL, par lequel les habitants désignent ce qui est leur. Des termes comme "**Basque, Vascon, Gascon**" dérivent d'un même mot latin ne qualifiant, à l'origine, qu'un même peuple. Euskual au contraire, n'a aucune acception raciale et ne s'applique, ni à un groupement ethnique, ni à



La vallée de la Bidassoa entre Endarlaza et Vera. La vue est prise de la rive gauche vers l'ENE, en direction du Mt Larun. Au premier plan, lambeau de la pénéplaine supérieure, à une altitude de 400 à 500 m. Au 2e plan à gauche, ainsi qu'au fond, on distingue deux autres lambeaux de cette pénéplaine. En contrebas gorge en V d'érosion normale, taillée dans le granite du massif de la Haya (Penas del Aya).

une région géographique déterminée: ce serait une erreur de croire que **l'Euskual-Herria**, dont on a fait l'"Euskarie" corresponde au "Pays des Basques" ou bien à l'étendue de terrain occupée par eux: c'est seulement la "terre de ceux qui ont **l'Euskuara**", la langue dite "basque" —donc, le pays des gens qui parlent basque. Une telle base purement linguistique apparaît prudente et préférable à toute autre considération ethnologique, parce que seule étayée sur des faits et non sur des hypothèses.

L'Euskarie est, avant tout, un pays de montagnes qui, quoique essentiellement pyrénéennes, se différencient du reste de la chaîne par leur moindre hauteur ainsi que par divers autres caractères liés à la diminution des altitudes moyennes. En effet, la limite géographique et linguistique du Pays basque, à l'E, correspond à une limite, morphologique en même temps que géologique, des plus importantes, qui coïncide à peu près avec le méridien du pic d'Anie. **Une telle incidence est-elle fortuite ou imputable à une liaison des phénomènes physiques et des phénomènes humains?** C'est ce que nous allons nous demander...

Examinons d'abord les faits au point de vue morphologique c'est-à-dire, à celui des formes du relief. A l'E du pic d'Anie, la faite pyrénéen s'élève progressivement et oscille entre 2 et 3.000 m. A l'opposé, il descend au contraire de façon rapide: on doit aller jusqu'aux Picos de Europa, dans les Asturies, soit à plus de 300 km. à l'W, pour retrouver des cimes de même grandeur que l'Anie. Au-delà du pic d'Orhy, dernier sommet pyrénéen dépassant —et de peu— 2.000 m., on n'a plus que des chaînons dont les sommets varient entre 1.600 et 1.000 m., échancrés de cols qui s'abaissent jusqu'à 600 m.

Aussi peut-on dire que le pic d'Anie marque la terminaison occidentale de la haute-chaîne (Pyrénées proprement dites) **et qualifier de Pyrénées basques les montagnes situées plus à l'W.**

Passons maintenant au point de vue géologique. Il va de soi que le changement si net qu'on constate dans l'orographie ne fait que traduire à la surface une modification importante dans la structure du sous-sol.

Du pic d'Anie à la Méditerranée, les principaux sommets —Mt Perdu et Visaurin mis à part— s'avèrent constitués par des terrains primaires injectés de roches éruptives anciennes, en général plus résistants que ne le sont les formations secondaires.

Plissé par l'orogénèse hercynienne vers la fin des temps primaires, puis par divers mouvements crétacés, ce matériel paléozoïque a été repris par le paroxysme éocène et, finalement, soulevé en masse de façon à former, dans la partie médiane, une énorme voussure, large de 50 à 60 km. à la hauteur de la Maladetta, et longue de plus de 300 km. On lui donne le nom de **zone primaire axiale des Pyrénées**. Elle compose l'ossature même de la chaîne. Tant au N qu'au S, on la voit s'enfoncer sous les terrains secondaires venus se déposer en discordance sur ses bords.

Depuis la Maladetta, où la voussure atteint son altitude maximum, jusqu'au pic d'Anie, l'axe du bombement s'abaisse peu à peu vers l'WNW: son inclinaison s'accroît nettement à l'W du pic, si bien que les formations crétacées, jusque-là localisées sur le pourtour du Primaire, viennent encapuchonner l'extrémité plongeante de la zone axiale: c'est ce que l'on appelle un **"ennoyage"**, ou enfoncement d'un pli suivant son axe.

La disparition de la zone axiale au pic d'Anie n'implique en aucune façon l'absence de matériel paléozoïque dans les Pyrénées basques, mais coïncide avec un abaissement sensible des altitudes, abaissement lié au rôle plus effacé que vont jouer désormais les dépôts primaires, ainsi qu'à la rarefaction des roches éruptives qui, plus à l'E, engendraient, en raison de leur dureté, les principaux reliefs. En même temps s'estompent les versants. Plus de faite caractérisé: la ligne de partage des eaux entre Ebre et Atlantique devient hésitante et capricieuse. Elle cesse de commander le tracé de la frontière politique. Si la localisation des terrains les plus résistants, qui s'avèrent

en même temps les plus anciens, dans une zone axiale, dressant ses multiples sommets comme une barrière entre la France et l'Espagne, est le trait dominant des Pyrénées proprement dites, la **dispersion des mêmes terrains en de petites unités sans orientation définie**, occupant aussi bien la ligne de partage des eaux qu'une position avancée, **caractériser la structure du Pays Basque et explique ses particularités morphologiques**.

Entre Bayonne et Pampelune, on ne compte pas moins de quatre chaînons qui séparent des couloirs parallèles à la direction générale des plis: l'altitude des crêtes oscille entre 600 et 1.000 m., sans qu'aucune de celles-ci l'emporte nettement sur ses voisines. Rien n'indique, au voyageur non prévenu, l'endroit où il passe d'un versant dans l'autre —pas même le sens de l'écoulement des



LA VALLÉE DE RONCAL A BURGUI.—Vue du rio Esca vers l'aval, à l'endroit où il pénètre dans le défilé dit de Sigües. Ce défilé pittoresque, creusé dans des calcaires durs constituant, de part et d'autre, de hauts plateaux rocheux, n'a été rendu praticable que par la construction d'une route. Auparavant, la Vallée de Roncal ne communiquait aisément qu'avec Navascués, en Vallée de Salazar, par l'Alto de las Coronas. C'est ce qui explique le rattachement à la Navarre du haut Esca, alors que son cours infr. appartient à la prov. de Saragosse.

eaux—. Les vallées jeunes sont, pour la plupart, des gorges étroites et impraticables, aux affluents multiples: elles se perdent en méandres qui multiplient par dix les distances à parcourir. Et comme elles sont couvertes de forêts ou de broussailles d'une extrême densité, le risque de s'égarer devient considérable... En somme, une topographie que je qualifierai de **topographie**

en **dédale**, et qui, a mon sens, a joué un rôle considérable dans l'individualisation d'un Pays Basque, comme dans son économie et son histoire même. La question est d'importance, et appelle des précisions.

* * *

Pour comprendre les particularités du relief basque, il suffit d'avoir entrepris la modeste ascension de la Rhune, ou plutôt Mt. Larroun. Ni le pittoresque quasi nul de cette montagne, ni le panorama qu'offre son sommet ne justifient l'attraction qu'elle exerce sur les touristes, appâtés sans doute moins par son intérêt propre que par la proximité des stations balnéaires et la possibilité d'y monter sans mal. Si la vue qu'on a sur les Pyrénées basques n'a rien de comparable avec celle que fournissent les Pyrénées centrales, elle n'est pas moins curieuse et caractéristique, du fait même de sa médiocrité: les reliefs y apparaissent comme estompés, fondus, plus uniformes que nulle part ailleurs. A cet égard, le panorama offert par la Rhune offre, avec ceux des Pyrénées centrales, un contraste saisissant.

Que signifient, du point de vue morphologique, ces lignes de crêtes d'une morne horizontalité, ces silhouettes adoucies? **Leurs formes démontrent que le faite pyrénéen, en Pays Basque, correspond à une pénélaine ancienne qu'un mouvement ascendant a porté plus tard à une altitude variant entre, 800 et 1.500 m.**

Toute surélévation de ce genre déclenche un renouveau de l'activité des agents d'érosion, un "rajeunissement" des formes du terrain. Les eaux s'écoulant sur des pentes plus vives, donc animées d'une plus grande vitesse, sont devenues plus mordantes: elles ont attaqué la surface aplanie des massifs hercyniens, l'ont ciselée et découpée à la manière d'un burin de graveur s'enfonçant progressivement dans le métal: d'où un relief pour ainsi dire inverse, dû, non pas directement aux plissements, mais plutôt au creusement. Il en résulte qu'à la différence de ce qui se passe dans la Haute-Chaine pyrénéenne comme dans les Alpes, **les lignes de crêtes sont bien plus faciles à suivre que les vallées jeunes ouvertes dans les massifs formes de roches dures.**

Ce n'est pas assez que d'invoquer, afin d'expliquer la différence si tranchée existant entre les paysages des Pyrénées Centrales et ceux des Pyrénées basques, l'affouillement d'une pénélaine. Il faut y ajouter **l'absence ou la présence de modele glaciaire: absence relative dans le cas des montganes euskariennes, présence dans celles du Béarn et des Pyrénées Centrales.**

Chacun sait qu'au cours des temps quaternaires, les glaciers ont présenté une extension beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Les grands couloirs rectilignes et subméridiens, du genre des vallées d'Aspe et d'Ossau, portent les stigmates du **surcreusement glaciaire** —auquel ils doivent d'ailleurs leurs formes typiques et leur pittoresque—. Ce sont des barrages morainiques qui ont imposé, au gave d'Ossau à Arudy comme au gave de Pau à Lourdes, l'abandon de leur vallée antérieure pour se frayer un débouché à l'W. Plus haut, les glaces ont sculpté les flancs comme le lit des vallées, créant des pans abrupts sur lesquels les eaux tombent en cascades, creusant des dépressions qui, plus tard, après la fusion et le retrait des glaciers, sont devenues ces beaux facs que chacun connaît.

Rien de tout cela en Pays Basque, où domine un modelé d'érosion nor-

male corrigé par des influences structurales plus ou moins marquées. Ce n'est pas dire que les montagnes y aient été préservées de toutes actions glaciaires: mais celles-ci restèrent plus discrètes et cantonnées dans des parages élevés. Elles ne s'exercèrent guère dans les vallées, sauf, peut-être, dans celle du Saison, à l'extrémité orientale du Pays.

Le creusement de la haute pénéplaine basque par les eaux courantes s'est traduit par (l'ouverture de défilés sinueux et de gorges accusant des sections en V caractéristiques, au lieu de sections en U comme dans les vallées glaciaires. Le cours des rivières montre, surtout dans la traversée des massifs primaires, les plus extraordinaires méandres encaissés qu'on puisse voir.

* * *

On peut déduire des considérations précédentes que les vallées des massifs primaires sont peu habitables: c'est seulement aux endroits où passent des bandes de roches plus tendres ou plus altérables qu'on trouve des pentes douces et des terres cultivables, ainsi que des lambeaux alluviaux capables de porter des maisons (Sumbilla dans la vallée de la Bidasoa, Goyzueta dans celle de l'Urumea, Olloqui dans celle du Leizaran). Les principaux noyaux de peuplement ne sont pas situés dans ces terres trop peu hospitalières, mais dans de vastes **dépressions longitudinales** admirablement adaptées à ce rôle, car elles s'avèrent bien abritées, fertiles et largement irriguées.

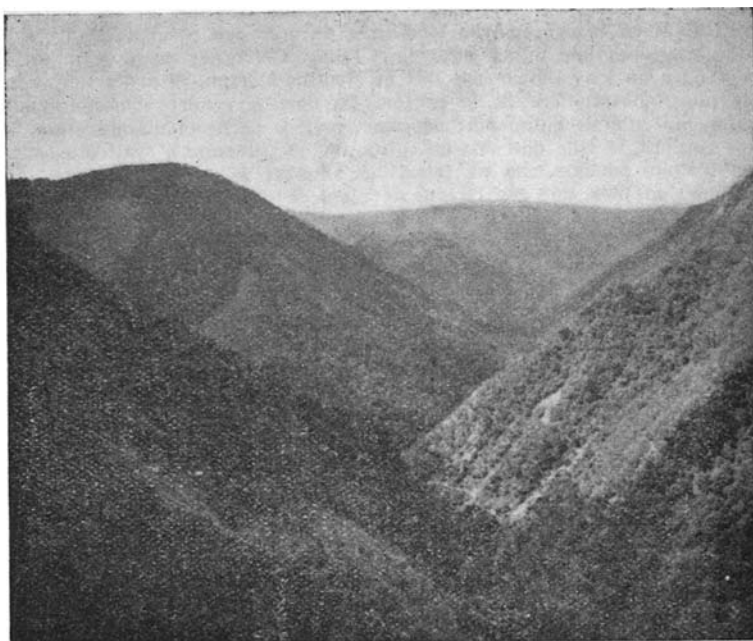
Ce sont là de vastes couloirs à fond plus ou moins plat, témoins d'un réseau hydrographique primitif qui s'est creusé dans les terrains les plus tendres, facilement attaqués et déblayés par l'érosion: argiles du Trias supérieur, marnes schisteuses du Crétacé, etc., qui, du fait des plissements, se développent en bandes sensiblement parallèles à la direction de la chaîne, donc WNW-ESE, ou E-W vers l'extrémité occidentale: d'où leur alignement "longitudinal", qui contraste avec celui des vallées récentes, pour la plupart transversales.

Relativement riche et très peuplée, la **dépression de Cize** est la seule qui communique facilement avec les plaines du N, grâce à la trouée de Larceveau dont le rôle historique est bien connu. A l'W, un col peu élevé, celui d'Ispeguy, la met en relations avec son homologue en territoire espagnol, la **vallée de Baztan**, ce petit pays isolé, célèbre pour avoir été jadis une sorte de république autonome, fière de sa noblesse et des armoiries conquises à la bataille des Navas de Tolosa: le célèbre damier qui orne les écussons des maisons.

Citons aussi, à l'amorce du bassin de l'Ebre, le couloir Ulzama-Basaburua, gagnant ensuite la vallée de Larraun par Arruiz. L'actuel Larraun n'est qu'une rivière résiduelle serpentant, aux environs de Lecumberri (Navarre), sur le fond presque plat du couloir, large de 1 à 2 km. A l'aval, vers Muguiro, commence à se manifester le recreusement qu'ont effectué les tributaires de l'Ebre: correspondant à une différence de niveau de 2 à 300 m., il est bien moins accusé que celui des rivières atlantiques, qui, sur une cinquantaine de k., descendent de 6 à 800 m. A quelques km. à l'amont et au NW de Lecumberri, le couloir de Larraun a été coupé, comme à l'emportepièce, et débouche brusquement dans une vaste dépression circulaire (**cirque** non glaciaire de **Betelu**), qui n'est autre que le bassin de réception d'un torrent appelé Araxes, affluent du petit-fleuve côtier Oria, lequel se jette dans l'Océan non loin de Saint Sébastien. **Ainsi, le cours supérieur du Larraun primitif a été décapité au profit d'un cours d'eau plus jeune et plus actif**, créant une importante voie de communication vers le SE (col d'Aspiroz).

Mention doit être faite aussi d'un autre couloir situé au S du précédent et, lui, resté intact. On lui donne dans le pays un nom significatif: "la barranca": c'est une sorte de vaste drain quasi-rectiligne, encadré par de hautes falaises calcaires et au fond duquel divague la rivière Burunda ou Araquil. Elle a échappé de justesse à une capture. Le même Oria est venu mordre ses bords et a réussi à abattre le pan de falaise N entre la sierra de Aralar et celle d'Aitzgorri, mais sans parvenir à percer les derniers 150 m. Il en est résulté une trouée, ou plutôt une série d'échancrures du rebord de la Barranca, qu'utilisent la route et la voie ferrée de Madrid pour accéder de plain-pied sur le plateau d'Alava.

* * *



Vallée typique, en V d'erosion normale, du ruisseau Aranascola ou Basacaitz, au S. d' Ezcurra (Basaburua menor). Au premier plan, la gorge est taillée dans des calcaires jurassiques métamorphiques. Au 2^o plan, calcaires, puis schistes infracrétacés. Au fond ligne de crêtes d'Otzola, qui sépare le bassin de la Bidassoa de celui de l'Ebre. Cette ligne de crêtes, presque horizontale, est suivie par un chemin large et facile.

On devine quel rôle humain et économique ont pu jouer de telles dépressions, rôle comparable, toutes proportions gardées, à celui d'un Graisivaudan dans les Alpes, mais non pas à celui des vallées pyrénéennes du genre d'Aspe ou d'Ossau. Celles-ci entraînent l'habitant vers la plaine, celes-là le retiennent dans la montagne, l'invitent à vivre sur son sol.

On m'objectera que cela n'a empêché ni l'émigration vers l'Amérique, ni le départ de nombreux Basques à la recherche de places de domestiques dans les villes. Oui, mais ce n'était là qu'un exutoire, un trop-plein rendu nécessaire par la surpopulation dans une contrée pauvre; au demeurant, les dépressions longitudinales conduisent précisément vers les ports d'embarquement. Ainsi, on ne peut guère nier que la différence est grande entre la condition physique du Pays Basque et celle du Béarn: les vallées béarnaises ou bigourdanaises conduisaient l'habitant vers le bas pays, où se trouvaient les marchés principaux: Oloron, Pau, Lourdes, etc. Là, on ne parlait que des dialectes romans, et, pour s'y faire comprendre, il fallait les apprendre: l'Euskara était dès lors d'une piètre utilité, d'où son abandon progressif.

En Pays Basque, il en allait tout autrement, car, à la configuration naturelle du pays qui axait déjà celui-ci sur la mer, s'ajoutait un obstacle, redoutable à l'époque, sur la bordure N: la Lande tragique et ses marécages impraticables en hiver: contrée alors très pauvre, peu peuplée, dont la traversée n'était pas une mince affaire. Il fallait s'éloigner de la zone côtière, entreprendre un long détour par Dax et Mont-de-Marsan, afin d'éviter la partie la plus inhospitalière de la région. Ou doit se rendre compte qu'autrefois, Bayonne n'était qu'un port de commerce, de pêche et d'émigration. Privée de ce port, la ville devenait un cul-de-sac où personne n'avait plus aucune raison d'aller, puisque cela ne faisait qu'allonger le trajet par terre. Aussi s'explique-t-on bien que les Bayonnais aient si durement défendu leur port contre tous ses ennemis, jusqu'à le reconquérir sur la mer. On saisit aussi le peu d'utilité, pur les paysans basques, d'une langue romane, Ceux qui n'émigraient point n'avaient aucune raison d'apprendre le parler des gens d'au-delà de l'Adour et du Gave, avec lesquels ils n'entretenaient guère de relations commerciales.

* * *

Que conclure de notre étude morphologique? La montagne basque comprend trois éléments essentiels —**essentiels parce qu'ils définissent son type propre**, ses différences fondamentales d'avec les pays voisins—:

1°) Des crêtes adoucies, aplanies, aussi faciles à parcourir que les "Hautes-Chaumes" des Vosges, ou les plateaux du Limousin et des Cévennes.

2°) Des **dépressions longitudinales**, artères vitales du pays: anciennes vallées larges et très accessibles, favorisées par une fertilité plus grande, un climat agréable, et capables de nourrir une population assez nombreuse, mais contraignant celle-ci à vivre dans un isolement relatif.

3°) Des **vallées jeunes, transversales**, c'est-à-dire subméridiennes, dont la majeure partie est à l'état de gorges étroites et sinueuses. Elles ne peuvent abriter et faire vivre qu'un nombre d'habitants restreint. Avant la création du réseau ferroviaire et routier actuel, ces vallées ne constituaient qu'exceptionnellement des voies de communication, tant à cause des embuscades et surprises possibles qu'en raison de la longueur des méandres augmentant dans de très fortes proportions la distance à parcourir.

Une telle structure favorisait beaucoup plus les relations entre Basques que celles avec les gens des plaines: ce, non seulement par rapport aux Landes, mais aussi par rapport au bassin de l'Ebre (Rioja alavesa, Ribera navarrese), que de vastes plateaux déserts, hauts de plus de 1.000 m. (Sierra de Urbasa, Sierra de Andia) isolaient du bastion naturel où s'étaient retranchés les derniers bascophones.

Bastion, ai-je dit... A-t-on le droit de qualifier ainsi ces montagnes hospitalières, peu rudes, faciles? Oui, parce que faciles en apparence seulement; —parce qu'opposant à l'envahisseur un rempart mouvant plus difficile à franchir qu'une muraille unique.

Si l'Euskarie a toujours été une terre de guerrillas, c'est parce que la nature du pays confère à l'habitant un avantage considérable sur l'"étranger", comme on appelle encore de nos jours quiconque ne parle point la langue basque: celui qui vient des plaines et ne connaît pas le pays se trouve en face d'un véritable dédale de vallées au milieu desquelles il ne pouvait, autre-



Le cañon d'Olhadibie, dans les gorges d. Holgarté —près Larrau, en Haute Soule— entaille en coup de scie dans des calcaires durs et compacts du Crétacé supérieur que surmontent, là où les pentes s'adouccissent, des calcaires marneux plus tendres du flysch sud-pyrénéen.

fois, que s'égarer. Car l'homme des plaines tend toujours, par peur instinctive des sommets —surtout lorsqu'ils sont, comme ici, couverts souvent de forêts denses et, de plus, sujets à des brumes impénétrables autant que persistantes—, à redescendre vers le point le plus bas, donc à suivre le fond des vallées: le talweg lui semble le meilleur fil conducteur. Ce l'est lorsqu'il s'agit de se rendre d'Oloron à Jaca par le Somport, mais, dans les 3/4 des vallées basques, en faire autant équivaut à se perdre.

Qu'il soit à pied ou à cheval, l'habitant, averti des inconvénients qu'of-

frent les vallées et connaissant bien les montagnes où il fait pâturer son bétail, préfère —ou préférerait jadis— suivre les lignes de crêtes, parce qu'il sait que celles-ci lui fournissent des chemins presque toujours meilleurs parce que plus directs, moins pénibles et plus sûrs. J'en sais qui sont de vraies allées de parc, larges, bien ombragées, maintes fois couvertes d'un tapis de mousse, et, sur des km., absolument planes: on y marche pendant des heures sans fatigue.

En temps de guerre, de tels chemins sont encore plus précieux: aucune surprise à craindre, puisqu'on domine les positions environnantes et qu'on peut tomber à l'improviste sur l'adversaire. Au siècle antérieur, la foudroyante rapidité des mouvements de la petite troupe du curé Santa Cruz s'explique par la parfaite connaissance que lui et ses hommes possédaient des chemins de crêtes.

Aussi n'est-il pas exagéré d'affirmer qu'une grande partie des faits historiques qui se sont déroulés en terre euskarienne doit être interprétée à la lumière des caractères structuraux propres à cette région, parmi lesquels domine l'encaissement des rivières en des gorges profondes, sinueuses et impraticables, au moins autrefois. Le pays n'était, en somme, qu'un vaste labyrinthe dont les habitants détenaient seuls le fils d'Ariane.

Dans un tel territoire, exposé aux invasions de par sa position géographique, l'habitant n'avait pas les moyens d'opposer la force à la force: aussi utilisait-il soigneusement les défenses naturelles que nous venons d'indiquer. Si quelque troupe traversait leur contrée, les Basques se gardaient de l'attaquer de front. Comme le font encore, où le faisaient, il y a peu de temps, les montagnards d'Ethiopie et d'Arabie, ils se dissimulent pour laisser passer le gros des forces sans qu'on devine leur présence, et se jeter ensuite sur l'arrière-garde où le butin est plus riche et s'obtient avec les moindres risques, celle-ci étant encombrée de trainards et d'éclapés peu combattifs... La masse principale de l'armée, pressée de rejoindre la plaine pour se sentir en sécurité, n'entend alors guère les appels au secours des assaillis, fussent-ils jetés aux échos par le cor d'un Roland.

* * *

Il est facile de comprendre l'importance que présentait pour les autochtones, dans de telles conditions, la possession d'un idiome parlé et compris par eux seuls. N'est basque, à leurs yeux, que celui sachant l'Euskara.

Même de nos jours, la langue joue encore le rôle de mot de passe, de signe de ralliement: c'est le "Sésame, ouvre-toi" des portes à l'appel du voyageur inconnu, la pierre de touche grâce à laquelle on reconnaît à coup sûr l'étranger, suspect a priori.

Sans doute cette distinction n'est-elle plus aussi nécessaire que jadis, aux temps des guerres carlistes, des guerres napoléoniennes, ainsi que des luttes antérieures: mais la meilleure preuve de l'intérêt quasi "stratégique" qu'offre encore, de nos jours, la possession de la langue basque, n'est-elle pas le soin avec lequel l'Allemagne avait, de longue main, préparé des espions parlant fort bien cette idiom, et capables, ainsi, de capter la confiance des habitants?...

Des faits que nous venons d'exposer, on peut conclure que l'"unite basque" a une assiette beaucoup plus linguistique que raciale.

Existe-t-il une race basque nettement différenciée? Il ne m'appartient pas de répondre à cette question, qui sort de ma compétence. On sait que les recherches anthropologiques n'ont pas réussi à caractériser un type humain réellement distinct de celui qu'on rencontre dans les Landes, le Béarn ou

l'Aragon. Bien des auteurs estiment que les Basque; ont occupé jadis un territoire beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui. Il est indéniable que des noms de lieux à consonance basque se retrouvent dans des régions plus ou moins éloignées.

Si l'on doit admettre que les Pyrénées aient servi de refuge à des peuples ibères ou celtibères refoulés par des invasions, il reste à se demander pour quelles raisons la langue primitive ne s'est conservée que dans la partie de ces montagnes la moins élevée et, en apparence, la plus accessible. C'est à une telle question que j'ai tenté de donner une réponse, en me basant sur les particularités physiques du Pays: absence de versants différenciés et de grandes vallées conduisant vers les plaines; —principaux centres de peuplement isolés dans des couloirs longitudinaux que séparent des chaînons parallèles; communications transversales difficiles et périlleuses en suivant les gorges récentes, mais aisées pour ceux qui connaissent les chemins de crêtes.

En résumé: **similitude de conditions d'existence dans un terrain dont les caractères morphologiques contribuent à retenir l'habitant chez lui et à le faire vivre en vase clos au lieu de le pousser vers le dehors; —nécessité d'utiliser les défenses naturelles du pays pour conserver une indépendance relative et de distinguer l'ennemi de l'ami au cours des invasions empruntant les grandes voies classiques de passage: celle de St. Palais - Roncevaux - Pampelune ou celle de Bayonne - St. Sébastien - Vitoria**, telles sont, à notre sens, les raisons du maintien de l'usage d'un idiome archaïque, comme aussi de l'unité de cœur d'un peuple que tout contribuait à diviser. Et cela, alors que l'Euskara s'est perdu chez les montagnards de même souche auxquels cette langue était beaucoup moins utile que les langues romanes. On peut en conclure que si le faite pyrénéen de la haute-chaîne divise, les montagnes du Pays Basque, par leur structure physique si particulière, unissent plus qu'elles ne séparent: c'est le soi qui a modelé l'âme basque et qui, par les conditions de vie spéciales qu'il imposait, a réalisé, en dépit des divisions politiques, cette unité que devait sceller la chène de Guernica.